Purchased by the
MARY STUART
BOOK FUND
Founded A.D. 1893
Cooper Union Library
SPECIMEN
DES
CARACTÈRES
DE LA FONDERIE NORMALE
À
BRUXELLES,
PROVENANT DE LA FONDERIE
DE
JULES DIDOT
ET DE SON PÈRE
PIERRE DIDOT.

À HAARLEM,
CHEZ JOH. ENSCHEDE EN ZONEN.
MDCCCGXIV.
AVANT-PROPOS.
François Ambroise Didot (1730—1804) laissa ses affaires en 1789 à ses deux fils. L'aîné Pierre (1761—1853) acquit l'imprimerie, tandis que le cadet Firmin (1764—1836) prit la direction de la fonderie. Pierre montra une grande énergie qui donna de la prospérité à son imprimerie et à son atelier parurent des éditions achevées au poids de l'or jusqu'en nos jours par les bibliophiles. Nous pensons aux belles éditions de Virgile et Horace, aux Voyages de Denon, à l'Iconographie grecque et romaine de Visconti, et surtout à l'Édition de Racine de 1801 considérée par le jury de l'exposition en 1806 comme un idéal d'art typographique, produit nulle part. Brunet la mentionne en son manuel du Libraire: „Cette édition est le livre le plus magnifique que la typographie d'aucun pays ait encore produit.”

Les œuvres mentionnées étaient imprimées avec les types superbes, gravées par son frère Firmin, et rien d'étonnant à voir l'imprimeur ambitieux ne se reposant pas, avant qu'il n'eût joint à son imprimerie une fonderie par laquelle ses œuvres acquerraient un cachet plus particulier encore.

Environ 1809 il réalisa son projet; avec l'aide du graveur Vibert on créa une série de caractères, jamais égalée. Nous n'y trouvons pas moins de 12 assorts de 6—12 points typographiques, montant par ½ point, exécutés avec une telle précision, que même l'œil de l'expert est incapable de reconnaître des différences. D'ailleurs tous les types de la nouvelle fonderie de Pierre Didot excellent par précision et exactitude d'exécution.

En 1819 la fonderie fut achevée et le premier spécimen parut sous le titre:


Nous apprenons par la préface de ce spécimen, que le fils Jules, âgé de 25 ans, avait déjà été admis dans les affaires de son père Pierre, qu'il en était même l'associé.

Après deux ans parut un spécimen in 4o de cette fonderie, intitulé: Essai d'un nouveau caractère, offrant un essai lyrique, de P. Didot l'aîné, chevalier de l'Ordre Royal de Saint-Michel, imprimeur du Roi et de la Chambre des Pairs.

L'établissement typographique de P. Didot, dirigé sur ces entrefaites par le fils Jules tout seul (1794—1871) existait jusqu'en 1827, lorsqu'il fut mis en vente, raison inconnue.

Les données qui doivent nous apprendre la marche suivante de ces affaires, sont fort rares. Puisez-on croire aux récits (d'ailleurs pas très sûrs) du journaliste Libry Bagnano, celui qui a joué un rôle si remarquable pendant la révolution belge à Bruxelles, on lui aurait offert trois fois l'achat de l'établissement Didot, affaire échouée parceque l'occasion lui manquait de se rendre à Paris, et ne connaissant personne de confiance qui aurait pu agir en son nom.

En 1828 le gouvernement des Pays-Bas acheta l'imprimerie et la fonderie de Jules Didot, contre le règlement mentionné imprimeur-journaliste. Selon Paul Dupont (Histoire de l'Imprimerie, Paris 1854) la somme de l'achat monta jusqu'à frs. 400.000, payé par le Roi Guillaume I, assisté par la Caisse nationale pour l'industrie d'une avance de Fl. 30.000 avec l'intention de fonder à Bruxelles un

Libry Bagnano, peu enthousiasmé de la nouvelle affaire, la décrit en son ouvrage: l'Autocratie de la Presse, page 100 de la façon suivante: „L'imprimerie normale créée par le gouvernement qui avait acheté au poids de l'or le bel établissement de Jules Didot, aurait pu soutenir toute seule la lutte que je venais d'engager, mais ce même établissement était tombé entre les griffes d'une meute d'intrigants qui ne voulaient en faire qu'une boutique pour leur propre compte, sans même en définitive en avoir la moindre capacité. Quoique venu un peu tard, l'établissement normal aurait pu opérer politiquement un bien immense, et balancer sans beaucoup d'efforts, l'action subversive de la presse périodique dont venaient de s'emparer ces mêmes factieux qui deux ans plus tard, bouleversèrent leur pays. Mais que pouvait-on espérer d'une fondation livrée à un Plaisant, à un Bartholémy, gendre et marionnette de ce même Gendebien qui n'aspire qu'à marcher sur les traces de Robespierre?“

Et en annotation il ajoute:

„L'établissement normal était d'ailleurs si bien administré, qu'au commencement de 1830 il se trouvait déjà en déconfiture. Ce fut alors un sieur Weemaels qui en obtint la gestion et je me garderai bien de le confondre avec les histrions qu'il remplaçait, mais il n'avait pas même une idée élémentaire des choses qu'il allait administrer; aussi cette magnifique imprimerie se trouva paralysée pour le bien dès le premier jour de sa fondation."

Lorsqu'après l'explosion des troubles belges on se trouva incapable de rendre l'avance, le matériel de l'établissement fut séquestré: action qui ne fut anéantie qu'après le traité qui détermina la séparation de la Belgique de la Hollande.

Cette séquestation fut contraire à l'intention de Weemaels à transporter l'imprimerie normale en Hollande, selon Libry Bagnano circonstance favorable, sinon les principaux industriels typographes de Hollande auraient été ruinés. A l'égard de ce sujet nous lisons (p. 479): „L'imprimerie normale, fondée à Bruxelles en 1828 possédait d'immenses moyens matériels; mais bien que l'on y songeât, ce superbe établissement, qui n'a cessé de jouer de malheur, passa par la main d'une meute d'intrigants et de fribons, hostiles au gouvernement, ennemis jurés de tout ce qui porte un nom hollandais, et finit par être confié à un honnête homme, il est vrai, M. Weemaels, mais qui n'avait pas seulement l'ombre d'une idée de la marche qu'il devait suivre pour obtenir de ce bel établissement le parti qu'il convenait d'en tirer, tant sous le rapport industriel que politique.

M. Weemaels ne voyait qu'un emploi lucratif pour lui dans la direction, sous le nom fictif de sociéty, pour qu'il avait eu l'adresse de se faire donner: autant aurait valu faire de lui un évêque in partibus, ou un général sans commandement: je suis loin de contester les titres que peut avoir aux emplois un homme d'honneur demeuré fidèle à ses sermons, plus loin encore de le confondre avec les histrions qui l'avaient précédé; mais la vérité m'oblige à dire que l'Imprimerie normale, nulle en Belgique et paralysée dès sa naissance, serait devenue en de telles mains le fléau
de la Hollande sous le rapport industriel, sans cesser d’être nulle sous le rapport politique.”

Ce témoignage n’était pas très flatteur pour M. Weemaels. D’ailleurs pas bien juste non plus, car lorsqu’en 1837 l’affaire fut transportée à la Haye, un mouvement s’élèva parmi les imprimeurs de Hollande, pour empêcher le travail au nouvel établissement.

Et avec succès. Pendant quelque temps on travaillait à l’imprimerie établie dans la Zeestraat à la Haye avec l’aide d’ouvriers belges et hollandais.

En 1839 plus que jamais on eut l’idée d’établir également la fonderie, ce qui aurait été un contretemps sérieux pour la maison „Enschedé” fournisseur de l’imprimerie du gouvernement et il fallait empêcher à tout prix la réalisation de ce projet. La Société du Cercle des libraires était de cet avis, ainsi que la plupart des libraires et imprimeurs, en plus la nation hollandaise qui avait à cette époque là un parti-pris violent contre tout ce qui était belge.

Des gens de haute position s’occupaient également de cette question. Le gouverneur du Roi dans la Province de Hollande envoyait une pétition, les membres de la Chambre des Députés discutaient le sujet dans leurs séances et à la fin la maison Enschedé s’adressa au Roi.

Les efforts réunis avaient le succès espéré. Le matériel typographique fut ajouté à celui de l’Imprimerie du Gouvernement et les outils destinés à la fonderie, ainsi que les matrices et les moules furent déposés dans un sous terrain jusqu’en 1850, année dans laquelle le matériel entier fut mis aux enchères. La maison Joh. Enscédé en Zonen, derniers enchères, acheta les 4320 poinçons et les 6858 matrices.
LA PRÉFACE DU SPECIMEN
DE 1819
DE
PIERRE DIDOT.
AVIS.

J'ai dû suivre et adopter l'ordre numérique pour la dénomination de mes caractères, au lieu des noms insignifiants et souvent bizarres conservés encore aujourd'hui dans presque toutes les imprimeries, tels que Perle, Parisienne, Nompareille, Mignonnette, Petit texte, Gaillarde, Petit romain, Philosophie, Cicéro, Saint Augustin, etc., lesquels n'offrent aucune idée de leurs proportions particulières ni de leur corrélation, qui en effet existe rarement entre eux d'une manière exacte.

Cet ordre numérique, le seul vraiment convenable, a été ainsi établi par mon père; et le nom de chacun de ses caractères particuliers en présentait à-la-fois le signalement. Il a donc donné à celui qu'il a voulu prendre pour point de départ, et qui répond à peu près au petit caractère connu dans les imprimeries sous la dénomination de Nompareille, une proportion fixe et invariable, la ligne de pied-de-roi.

Il s'est nommé le six, parce que le corps de ce caractère contient six points, ou six sixièmes de ligne. Le sixième de ligne, ou le point, est la plus petite partie qu'il soit possible de fondre, soit comme espace entre les mots, soit comme interligne. Ainsi donc le six comprend dans son corps, c'est-à-dire avec les lettres longues d'en haut et d'en bas, telles que h, p, etc. (ou simplement la lettre j, dont le point et la queue complètent la dimension totale); le corps six, dis-je, comprend une ligne juste de pied-de-roi: le sept comprend une ligne, plus un sixième de ligne, ou sept points, etc.

A ces dimensions établies j'ai ajouté des corps intermédiaires, ou demi-points, afin d'obtenir et de présenter plus de richesse et de variété dans les proportions des différents corps; et par là, du six au douze, j'ai augmenté de six le nombre de mes caractères. Leur progression graduelle est ainsi d'un demi-point seulement, ou d'un douzième de ligne; et ce douzième de ligne dans toute l'étendue du corps n'augmente que d'un trente-deuxième de ligne environ la grosseur la plus apparente dans chaque caractère, je veux dire celle des lettres médiales, telles que i, m, n, u, v, etc. Il est impossible d'établir des nuances moins sensibles entre les corps différents. Au-delà il n'y aurait plus que confusion, et mélange inévitable dans les caractères d'une imprimerie.

Tous ceux-ci ont été gravés sous mes yeux, d'après les modèles que j'ai fixés généralement pour les différents types, et des changements particuliers que j'ai fait subir à quelques uns d'entre eux, notamment au q, et à l'y. Depuis environ dix années consécutives, pendant lesquelles j'ai employé assez régulièrement à peu près trois heures par jour à ce travail avec M. Vibert, actuellement sans doute l'un de nos plus habiles graveurs en lettres, ou poinçons, mes retouches les plus multipliées, mes indications les plus minutieuses, peut-être même mes caprices de perfectionnement, qui souvent m'ont porté à recommencer deux ou trois fois les mêmes types, n'ont pu refroidir son zèle, ni me laisser entrevoir le terme de sa patience.

S'il est vrai que dans les arts industriels il existe un point où il faut s'arrêter, je ne pense pas y être parvenu. Aussi me proposè-je de rectifier successivement plusieurs types qui me paraissent susceptibles d'amendement: et les corrections enfin que je n'aurai pas su faire n'échapperont pas au goût sûr et déjà exercé de mon fils, aujourd'hui mon associé, dans peu d'années mon successeur.
ROMAINS ET ITALIQUES.
C'est pour toi, Jules, mon cher fils,  
Que je commence cet ouvrage;  
C'est pour toi que je le finis;  
Ces types, enfin réunis,  
Sont devoisins à ton usage.  
Tu les vues, tendant par degrés,  
Depuis leur ébauche première,  
Vers ce point toujours désiré  
Qu'on entrevoy, qu'on n'atteint guère,  
S'embliller, du moins à ton gré,  
D'une forme assez régulière,  
Dans ce travail minutieux,  
Et de fait, comme en apparence,  
Monuments, fastueux,  
Toutefois à l'esprit curieux  
Moins indifférent qu'on ne pense,  
Tu me plaisais de ma constance,  
Ah! plus belle fîticide-moi;  
D'un fleur de ton jeune âge  
Je me suis épris pour toi;  
De mon temps quel plus doux emploi!  
J'y crois voir ton avantage,  
Il te seroit donc précieux,  
Comme au fruit de ma patience;  
Sans doute ils pourroient être mieux;  
Mais voilà toute ma science.  
Si pourtant, à force d'essais,  
De soins et de persévérance,  
Dans l'art qui me plus dès l'enfance  
Je pus avoir quelque succès,  
Tu dois en obtenir quelque autre.  
Mon fils, ne te rebute pas,  
Et tu autres marquez ton pas  
Plus loin que n'a porté le sien.  
L'amour-propre, qui sattient  
S'applaudit et se félicite,  
L'amour-propre, sans fondement,  
Bien qu'appuyé sur le mérite,  
D'un art utile, ou d'agrément,  
Se persuade vainement  
Qu'il a su satisfaire.  
Nous, le goût s'épure toujours,  
Et sa recherche est infinie.  
D'un fleur qui soit sur le cœur?  
Mais des bornes au génie?  
Celles de l'art que je chéris,  
Qu'à d'autres pour toi je préfère,  
Que tu connais, que tu choisis,  
Tu les recoulers, j'espère;  
D'avance je m'en applaudis.  
Je te devrais, je le prévois,  
L'âge du sort le plus prospère;  
Les heureux succès d'un bon père  
Comblent le bonheur d'un bon père.  

Pierre Didot, l'aîné.
LE QUATRE ET DEMI.

VENISE.

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pécheur dans l'eau,
Pas un felat.
Seuls, assis à la grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon sever,
Son pied d'airain.
Autour de lui, par groupes
Navires et chaufanes,
Pareils à des hérons
Couchés en rond,
Dorment sur l'eau qui fume
Et crecent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons.
La lune qui s'efface
Couver son front qui passe
D'un rouge étale
Demi-côle.
Ainsi, la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux vastes plis
Sur son surplis;
Et les palais antiques,
Et les grives portiques,
Et les blais esculiers
Des chemisiers,
Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent.
Tout se tait, furs les gardes
Des longues ballesardes,
Qui veillent aux crennauts
Des armenois.
— Ah! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune maquett.
L'oreille au guet,
Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare
Met devant son miroir
Le masque noir,
Sur sa epoque embauire.
La Pasina pliée
Pressa encore son amant,
En s'endormant.
Et Narcisi, la folle,
de fond de sa gondole,
S'adobe en un festin
Jusqu'au matin,
Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours?

No. 113
LE SIX.

AU LECTEUR.

J'aurais bien pu, selon l'usage,
Répétant le même passage,
Ou le tranquant à tout propos,
A l'aide de quinze ou vingt mots,
Composer une vaste page:
A tes yeux offrant, par étage,
De mes caractères nouveaux,
Petits, moyens, plus ou moins gros,
Le simple et complet assemblage:
Et peut-être eût-ce été plus sage
Que d'offrir ces types divers
Chargés d'un choix de quelques vers
Qu'à ma muse assez paresseuse
L'occasion seule a dictés,
Et qu'ici, pour toi moins heureuse,
L'occasion a présentés
Sous cette apparence trompente.
Y seront-ils en sûreté?
J'aurais que pour leur défense
Sur ta faveur j'avais compté;
J'en surprenais la jouissance:
C'est un éclair de vanité
Qui fit à mon œil enchanté
Briller cette frêle assurance.
Mais au jour de la vérité,
Sous une réelle apparence,
Je vois un nombre illimité
D'écrits d'assez peu d'importance
Dont on offre à ta patience
L'orgueilleuse futilité;
Je vois que par mon imprudence
Ce nombre est encore augmenté;
Ai-je droit à plus d'indulgence?
Non, cher lecteur, en conscience,
Tu n'es pas assez respecté,
Et ton dédain très usité
Convient à ton expérience.
Mais enfin tout est compensé;
Ton rôle est assez beau, je pense:
Devant toi l'orgueil abaisé
Cherche à capter ta bienveillance,
Et cede à ton autorité.
Juge et souverain redouté,
Tu tiens le sceptre et la balance.
Tu peux louer, dans ta clémence;
Blâmer, dans ta sévérité.
Un peu loin parfois emporté,
Tu sais, sans nulle déférence,
Exerçant ta malignité,
Et ta mémoire et ta vengeance,
Armé d'un débit affecté,
Châtier, selon l'occurrence,
L'audace, la témérité,
Où le goût est peu consulté,
D'où la raison souvent s'absente,
Où l'on cherche en vain la clarté,
L'éloquente simplicité,
La grâce, naïve et touchante.
Oui, sur cet amas rebâti
De poétique impertinence
Quand ton jugement est porté,
L'appel à la postérité
Laisse, hélas! bien peu d'espérance.
Rapidement le temps s'avance;
C'en est fait, leur sort est rempli;
Le temps, confirmant ta sentence,
Les plonge avec indifférence
Dans l'immense fleuve d'oubli.

P. D.
Mimî Pinson.

CHANSON.

Mimî Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerivette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimî Pinson.

Mimî Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté,
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerivette!
C'est la gaiété.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimî Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerivette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimî leur fait saine la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on le chiffonne,
La robe de Mimî Pinson.

Mimî Pinson peut rester fille,
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerivette!
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon:
Faut être honnête;
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimî Pinson.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerivette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Pourri d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimî Pinson.

Mimî n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain:
Aux trois jours elle a fait la guerre.
Landerivette!
En cosaquin.
A défaut d'une halbade,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimî Pinson.
À MADAME A. M**.

Vous qui joignez à la gaieté,
Certain fonds de mélancolie,
En qui, par un secret traité,
Tout plait, tout contraste et s'allié,
Le calme, la vivacité,
Et la malice et la bonté,
Et la raison et la folie;
D'un défaut, d'une qualité,
Vous également embellie,
Dont l'esprit, par maîtrise saillie,
Avec aisance et liberté
Se porte à tout, à tout se plie,
Et n'a jamais rien d'apprêté;
Vous, piquante d'espiéglerie,
Riche de sensibilité,
De graces, de naïveté,
De tous les dons qu'on apprécie,
Et, sans en être enorgueillie,
Assez aimable, assez jolie
Pour braver même la beauté,
Adèle, à mon œil enchanté
Je ne sais par quelle magie
S'offre encore un plus beau côté,
Qui du moins peut être vanté
Sans crainte d'éveiller l'envie,
Sans blesser votre modeste,
Sans atteindre à la vérité;
D'un fonds riche en totalité
Quelle intéressante partie!
Quel charme qu’une douce amie,
Une épouse ayant mérité
D'être aussi tendrement chérie,
Une mère avec volupté
Des soins de la maternité
Goûtant la douceur infinie,
Sans s'épargner leur apreté;
Qui dans ces soins se multiplie,
Le dirai-je? se sacrifie,
Et jour et nuit veille attendrie
Près de l'enfant qu'elle a porté,
Tendre fleur trop souvent flétrie!
Adèle, j'ai bien consulté,
Écoutez-moi, je vous supplie:
Adèle, il y va de la vie,
Ménagez mieux votre santé;
C'est sur ce point, sans flatterie,
Qu'on vous a par-tout contesté
Le renom de femme accomplie.

P. D.  ———
LE SIX ET DEMI.

MADRID.

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs.
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeux.
Par tes belles nuits étoilées,
Bien des senoritas long voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi, je me raille
De tes dames à fine taille
Qui chaussent l'escarpin étroit ;
Car j'en sais une par le monde,
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt !

J'en sais une, et certes la duchesse
Qui la surveille et qui la peigne,
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi ;

Certes, qui veut qu'on le redresse,
N'a qu'à l'approcher à la messe,
Fût-ce l'archevêque ou le roi.

Car c'est ma princesse andalouse !
Mon amoureuse ! ma jalouse !
Ma belle venue au long résean !
C'est un vrai démon ! c'est un ange.
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau !

Oh ! quand sur ma bouche idolâtre
Elle se prêne, la folâtre,
Il faut voir dans nos grands combats
Ce corps si souple et si fragile,
Ainsi qu'une contenance agile,
Fuir et glisser entre mes bras !

Or si d'aventure on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille,
Par un beau soir de carnaval.

No. 161
LE SEPT.

LE SIGNALEMENT D'ÉMILIE II**.

Nez petit, bouche très jolie,
Sourcils châtain clair, où l'Amour,
Méditant quelque espièglerie,
De son arc avec symétrie
Traça la forme et le contour.
Front calme, animé tour-à-tour,
Front charmant, dont l'aspect varie,
Doux symbole, image chérie
D'un cœur naïf et sans détour.
Ainsi l'aube aux portes du jour
En rougissant s'est embelli;
Tel le zéphyr dans la prairie,
Errant sur leur tige fleurie,
Tour-à-tour à nos yeux surpris
Chache la rose sous les lis,
La découverte à sa fantaisie.
Mais laissez à la poésie
Son agréable fiction;
Point d'art, point de prétention,
Soyons fidèles. Pied mignon,
Joli bras, oeil vif et tripon,
Taille élegamment arrondie,
Moyenne, et faite de façon,
Sous longue robe, ou court jupon,
Qu'elle plait en chaque partie,
Depuis les pieds jusqu'au menton.
Air étranger à la pruderie,
Étranger à la pruderie,
Qui tient à-la-fois de Junon,
Et, pour les citer par leur nom,
D'Euphrosine, Aglaé, Thalie.
Age que chérît Cupidon,
Que le blond Hymen apprécie,
Le plus bel âge de la vie,
Où d'aimer s'ouvre la saison.
Gaîté, gentillesse, bon ton,
Doux sourire, aimable abandon,
Vosx touchante, grace infinie;
Tel est, avec rime et raison,
Le signalement d'Émilie.

ENVOI.

Heureux le jeune et tendre amant
Qui, conduit par le sentiment
Dans la recherche d'une amie,
Et d'un hymen de sympathie
Foulant former le nœud charmant,
Digue d'un tel enchantement,
Aura su toucher Émilie,
Et, fier de son consentement,
Prononcera le doux serment
De l'adorer toute la vie!

...... P. D. ......

No. 162
C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.
Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil?
Es-tu l'aïl du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?
N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand fauchoye bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?
Es-tu, je t'en soupconne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer?
Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
À leur éternité?
Est-ce un ver qui te rouge,
Quand ton disque noir s'allonge
En croissant rétréci?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
Cognée
À quelque arbre pointu?
Car tu vins, pâle et morné,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
À travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.
Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ride,
S'efface
Ton front dépossédé,
Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal!
Oh! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers!
Le chevreau noir qui donte,
Pendu sur un rocher
L'écoute,
L'écoute s'approcher.
Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prés,
Ses chiens s'en sont allés.
Oh! le soir, dans la brise,
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau!
Phœbé qui, la nuit close,
Aux leures d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.
Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.
Époux d'une femme charmante,
Dont seul tu possèdes le cœur;
Toi qui la vois, pour ton bonheur,
Trois fois mère, et toujours amante;
Toi qui, regardant en pitié
Et l'ambition et l'envie,
Trouver les plaisirs de la vie;
Cher M***, tu dois saisir
L'occasion qui se présente;
Oui, tu dois remplir mon attente;
Sais-tu refuser un plaisir?
Écoute, je voudrois offrir
Par tes mains ce petit volume
À la personne dont ma plume
Va te griffonner le portrait.
Ce ne sera qu'un simple trait,
Indice de la ressemblance,
Et tant bien que mal arrêté;
Mais, malgré son insuffisance,
Tu l'y reconnaîtras, je pense,
Sans la moindre difficulté.
Comme sur ton habileté,
Je dois compter sur ta prudence;
N'offre qu'aux yeux de l'indulgence
Ce portrait avec confiance
À mon souvenir emprunté,
Flatteur peut-être en apparence,
Mais loin, bien loin d'être flatté.
C'est la plus touchante Beauté,
Tout-à-la-fois sensible et sage;
Elle a les traits de la bonté,
Un doux sourire, un doux langage.
La raison, l'esprit, la gaieté,
Les talents, voilà son partage;
Et l'hymen dont le nœud l'engage
Fait toute sa félicité.
Elle a de plus en apanage
Des Grâces la légèreté,
Leur aimable naïveté,
Et leur innocent badinage.
Qui la voit en est enchanté;
Qui la connaît l'est davantage:
Un air noble, exempt de fierté,
Et modeste avec dignité,
Sait imposer sur son passage
Ce respect, ce discret hommage,
Ce tribut du cœur agité,
Que commandoit, dans un autre âge,
L'aspect d'une divinité.

-------- P. D. --------
LE SEPT ET DEMI.

BALLADE À LA LUNE

SUITE.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.
T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre bêni
La mère
Livre la clef du nid,
Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle

Et toujours raide
Dans sa douleur amère.

Tu seras du passant
Quand au gendre bêni
Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.

Bénie,
La mère
Pleine lune ou croissant.

Le bougeoir indiscret.
LE HUIT,

un peu faible et resserré, particulièrement destiné à la poésie, dans l'in-18.

À UN AMI
QUI N'AVOIT ADRESSÉ LE MANUSCRIT D'UN AUTEUR
DE QUELQUES POÉSIES ÉROTQUES.

Tu me paroïs bien empressé
De savoir ce que j'ai pensé
D'un manuscrit que sans malice
Tu m'auras peut-être adressé:
Qu'ainsi le ciel te soit propice!
A te parler sans artifice,
L'auteur me semble encore novice;
Son recueil m'a paru glacé.
Ce feu divin qui te consume,
Qui brûle tout ce qu'il atteint,
Ici dort, languit, et s'éteint,
Sans qu'un vers heureux le rallume.
J'y vois, comme dans maint volume,
Un amant qui toujours se plaint,
Qui par degré jusqu'au délire
Vent s'abreuver de sa douleur,
Puis s'éloigne en touchant sa lyre,

Confidente de son malheur.
Où va-t-il? Faut-il te le dire?
Qui peut l'ignorer aujourd'hui?
Sur un roc désert il a fui.
La nuit, d'une voix indiscrète
Il chante aux échos réveillés
Des vers constamment publiés,
On dont chacun a la recette,
Et que n'avoit point oubliés
L'écho qui toujours les répète.
Il chante quand le jour a lui;
Il chante quand le jour expire:
Ses vers, empreints de son ennu,
Sont attristés de son martyr;
Et je te plairois plus que lui,
Si tu t'obstinois à les lire.

P. D. ♥♥♥♥

No. 252
LE HUIT.

À DE JEUNES IRLANDOISES
QUI M'AVOIENT DEMANDÉ QUELQUES VERS.

S'il m'est doux de vous obéir,
Je l'aurai, c'est un plaisir
Qui dans cet instant m'embarrasse.
Aisément un autre en ma place
Pour vous début vous aurait dit:
Quand Jane fit une demande,
Ou lorsque Maria commande,
C'est aux Graces qu'on obéit.
Non pas moi, ne vous en déplaise;
Vous riez souvent un peu trop
Des compliments à la française.
Oh bien ! soyez fort à votre aise,
Vous n'en entendrez pas un mot.
Et pour vous tenir ma promesse,
Si, dans la fleur de la jeunesse,
Vous alliez à l'enjouement
Le don exquis du sentiment,

Une douceur enchantées,
Un bon cœur, un bon jugement,
Et les vertus et la sagesse;
D'où naîtrait mon étonnement?
Vous tenez tout de votre mère;
Vous n'avez fait que l'imiter;
Et vous avez su profiter
Des sages conseils d'un bon père:
Voilà, je crois, tout le mystère;
Est-ce un sujet de vanité?
Je veux être encore plus sincère,
Blâmant avec rigidité
Votre excessive défiance,
Ou votre amour-propre, irrité
De trouver quelque résistance:
Nous nous y connaissons en France.
Comment ? vous voudriez, je crois,

P. D.
BOUQUET À MISS JANE* S.

LE JOUR DE SA FÊTE.

Ce bouquet, dans son ordonnance,
Cache un sens que je crois saisir:
Jane, sous votre bon plaisir,
J'en donnerai l'intelligence.

Le symbole de la candeur,
Le lis, toujours cher à la France,
Sans tache, ainsi que l'innocence,
Jane, est moins pur que votre cœur.

La sensitive intéressante
S'observe, et fuit tous les hasards;
Ainsi se peint dans vos regards
La sensibilité prudente.

Exhalant la plus douce odeur,
Cette rose, fraîche et vermeille,
Est l'émblème de la pudeur,
Dont le fard vous sied à merveille.

L'immortelle, au grave maintien,
Indique la persévérance;
Vous l'avez, Jane, et dès l'enfance
Vous persévérerez dans le bien.

De l'oranger la même tige
Vous offre la fleur et le fruit:
De sagesse jeune prodige,
Vous offrez le même produit.

La pensée est ce qu'on desire
Obtenir quelquefois de vous:
En tout temps, j'oserai le dire,
Pour Jane elle fleurit chez nous.

Si Flore eût eu dans son empire
Un sujet vraiment précieux,
Doux symbole, interprète heureux
Des sentiments que Jane inspire,
Cette fleur seroit sous vos yeux,
Et vous daigneriez lui sourire.
Corrigez le sort envieux;
Réparez pour nous ce dommage;
Accordez le même avantage
A ces œillets ambitieux,
Et recevez en chacun d'eux
Nos respects, nos vœux, notre hommage.

* Jane se prononce Djène.
LE HUIT ET DEMI.

À UNE FLEUR

Que me veux-tu, chère fleurette,  
S'il en est ainsi, parle bas,  
Aimable et charmant souvenir?  
Mystérieuse messagère;  
Demi-mort et demi-coquette,  
S'il n'en est rien, ne réponds pas;  
Jusqu'à moi qui te fait venir?  
Dors sur mon cœur fraîche et légère.

Sous ce cachet enveloppée,  
Je connais trop bien cette main,  
Tu viens de faire un long chemin.  
Pleine de grâce et de caprice,  
Qu'as-tu vu? que t'a dit la main  
Qui d'un brin de fil souple et fin  
Qui sur le buisson t'a coupée?  
A noué ton pâle calice.

N'es-tu qu'une herbe desséchée  
Cette main-là, petite fleur,  
Qui vient achever de mourir?  
Ni Phidias ni Praxitèle  
Qu'as-tu vu? que t'a dit la main  
N'en auraient pu trouver la sœur  
Qui sur le buisson t'a coupée?  
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Ta fleur, hélas! a la blancheur  
Elle est blanche, elle est douce et belle,  
De la désolante innocence;  
Franchement dit-on, et plus encore;  
Mais de la craintive espérance  
A qui saurait s'emparer d'elle  
Ta feuille porte la couleur.  
Elle peut ouvrir un trésor.

As-tu pour moi quelque message?  
Mais elle est sage, elle est sévère;  
Tu peux parler, je suis discret.  
Quelque mal pourrait m'arriver.  
Ta verdure est-elle un secret?  
Fleurette, craignons sa colère.  
Ton parfum est-il un langage?  
Ne dis rien, laisse-moi rêver.
LE NEUF.

À MISS MARIA S.

Elle est triste, la sœur des Grâces;
Ses souvenirs et ses regrets
Dans l'ensemble heureux de ses traits
Du chagrin laissent voir les traces.
Brillant d'un moindre éclat, ses yeux
Souvent se remplissent de larmes.
Amour, Hymen, aimables dieux,
Conservez pour vous tant de charmes.
Venez sur-tout, moments heureux
Qui, la rendant à sa contrée,
Auprès d'une mère adorée
Devez voir comblés tous ses vœux.
Hâtez-vous, moments douloureux
Qui devez nous séparer d'elle.
Oui, l'amitié, tendre et fidèle,
Par un sentiment généreux,
Quand il le faut, se sacrifie.
Ainsi pour vous elle s'oublie,
Et croit prouver sa pureté.
L'intérêt de votre santé
Doit l'emporter sur toutes choses.
Il est temps que les jeux, les ris,
Sur ce teint trop chargé de lis
Reviennent effeuiller des roses.

— P. D. —
ILS ne l’auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu’ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides;

Aussi longtemps qu’il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu’une rame frappera ses flots.

ILS ne l’auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s’abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s’élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

ILS ne l’auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

ILS ne l’auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu’à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.
LE NEUF ET DEMI.

À UNE DAME

qui m'avait demandé d'autres paroles sur un air qui lui plaisoit.

Bonheur d'aimer, seul tu remplis mon ame;
Un tendre époux a comblé tous mes vœux:
Heureuse mère, et plus heureuse femme,
De mon hymen des fleurs forment les nœuds.

Plaisir d'aimer séduit le cœur volage
Par cet attrait qu'offre la nouveauté;
Bonheur d'aimer est un plus doux partage;
Il est le prix de la fidélité.

Pur sentiment, tu repousses l'envie;
Contre un revers seul tu sais nous armer.
Oui, c'est par toi que je prise la vie;
Que sont des jours sans le bonheur d'aimer?

~~~ P. D. ~~~
LE NEUF ET DEMI.

LE RHIN ALLEMAND

RÉPONSE À LA CHANSON DE BECKER

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre,
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrant vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?
À TOI.

Charmant modèle de douceur,
Aimable, vertueuse fille,
Et comme fille, et comme sœur,
Les délices de ta famille;
O toi qui de tes premiers ans
Conserves la candeur, la paix et l'innocence,
Qu'il m'est doux de fêter ton vingtième printemps.
Et le jour fortuné marqué par ta naissance!
D'une main qui t'est chère accepte ce bouquet:
Une même fleur le complète;
C'est la modeste violette,
Aujourd'hui seule admise à parer le banquet.
Je me taïrai sur cet emblème;
Vois comme à tes côtés triomphe la raison;
Je saurai m'abstenir, par égard pour toi-même,
De t'assurer l'honneur de la comparaison.
D'un simple aveu du moins souffre que je m'honore:
En toi je n'ai plus rien, non, rien à désirer.
Mais pour toi je désire encore;
Mes vœux s'accompliront; laisse-moi l'espérer.
«Je jouis, me dis-tu, d'un bonheur si facile!
«Pour moi dans aucun temps il ne fut étranger,
 «Au sein du paternel asile;
 «Contre un sort incertain je crains de le changer. »
Eh! pourrois-tu moins plaire en toute autre famille!
Crois-moi, pour mieux remplir tous les vides du cœur,
Pour bien fixer enfin l'époque du bonheur,
Il faut pouvoir bénir et son fils et sa fille.

--- P. D. ---
LE DIX.

ADIEU

Adieu, je crois qu’en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t’appelle et m’oublie;
En te perdant, je sens que je t’aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine.
Je sais respecter l’avenir.
Vienne la voile qui t’emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t’en vas pleine d’espérance,
Avec orgueil tu reviendras;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu! tu vas faire un beau rêve,
Et t’enivrer d’un plaisir dangereux;
Sur ton chemin l’étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d’un cœur qui nous comprend,
Le bien qu’on trouve à le connaître,
Et ce qu’on souffre en le perdant.

———
À M. LACAPELLE,
A L'OCASION DE SON MARIAGE AVEC MA COUSINE
VIRGINIE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Loyal et vaillant chevalier,
Vous qu'une juste préférence
A constitué l'héritier
D'un auteur cher au monde entier,
Et plus cher encore à la France,
Pour un bien de plus d'importance
Qu'immeuble, espèces, mobilier,
Recevez dans votre partage
Son plus cher, son plus bel ouvrage,
Rare et précieux manuscrit,
Autographe, sans contredit,
Où sont empreints à chaque page
Son cœur, son ame, son esprit,
Et de ses traits la vive image.
Qu'il soit à votre libre usage,
Comme il est à votre profit.
C'est à sa compagne chérie
Qu'il a confié ce trésor;
LE DIX ET DEMI.

À M. LACAPELLE,
A L'OCCASION DE SON MARIAGE AVEC MA COUSINE
VIRGINIE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

SUITE.

Elle a su l'enrichir encor;
Sa tâche est dignement remplie;
Et, par un généreux effort,
Son cœur au vôtre le confie.
Pour le bonheur de Virginie,
Objet de ses plus tendres soins,
Quoi qu'elle ait fait, je le parie,
Vous ne vous proposez pas moins.
Mais pouvoit-elle davantage,
Quand, pour mieux mériter l'hommage
Que nous devons lui rendre tous,
Elle a couronné son ouvrage
Par le choix qu'elle a fait de vous?
Oui, près d'une fille si chère,
En qui tout doit intéresser,
L'honneur même va remplacer
Celle qui remplaçait sa mère.

P. D.
LE ONZE,
un peu foible et resserré,
particulièrement destiné à la poésie, dans l'in-8°.

MON RÊVE.

Que d'autres à Plutus fassent des sacrifices;
Les seuls trésors des champs ont pour moi des délices.
J'habite pour jamais ce séjour enchanté
D'avance par mes vœux si long-temps habité,
Où l'art, se conformant aux goûts de la nature,
Par-tout semble avec elle errer à l'aventure.
Il finit sous ses yeux tous ces riches tableaux
Qu'offrent les bois, les monts, les vallons et les eaux:
Ici sont rapprochés les plus beaux points de vue;
Là mon œil étonné se perd dans l'étendue.
De ces coteaux riant à Bacchus consacrés
Souvent avec plaisir je descends dans les prés
Où des filles d'Io sans doute les plus belles
Pour moi d'un doux nectar vont gonfler leurs mamelles.
Là viennent folâtrer mes pétulants chevreaux;
Là quelques beaux poulains, dans peu coursiers rivaux,
Par de fréquents défis provoquant leur vitesse,
Signalent à mes yeux leur grace et leur souplesse:
Là parfois je surprends au col de mes brebis
L'indice du drap fin dont j'attends des habits.
Tandis qu'autour de moi la famille belante
Et prospère et bondit sur l'herbe florissante,
Deux jolis petits chats, d'un âge différent,
L'un encore très petit, et l'autre un peu plus grand,
Tantôt innocemment s'enlaçoient de leurs pattes,
Tantôt, à leurs ébats donnant un libre cours,
S'attaquoient, se fuyoient, s'attendoient aux détours,
Déployant dans leurs jeux leurs grâces délicates,
Et faisant, comme on dit, la patte de velours,
   Assez souvent, mais pas toujours.
   J'ai dit deux chats, c'étoient deux chattes;
Les chattes quelquefois font aussi de leurs tours.
Souvent la plus petite, ou, si l'on veut, l'espiègle,
   S'échappoit par sauts et par bonds,
   Suivoit son caprice pour règle,
   Et, dans ses élans vagabonds,
Heurtoit fort rudement sa sœur, qui, plus paisible,
Et plus grande, déjà s'occupoit d'autres soins,
Jouoit parfois encore, mais jouoit beaucoup moins.
Le repos pour l'espiègle étoit chose impossible;
   Ce seul mot l'impatientoit.
   Je veux jouer! lui disoit-elle.
LE ONZE ET DEMI.

ÉPITRE
À M. LE COMTE D**.

En foule aux portes du trépas
Entrainant tout ce qui respire,
L’effort d’un invisible bras
Sans choix précipite nos pas,
Et sans pitié nous plonge, hélas!
Au fond du ténébreux empire.
Déjà de ses plus rudes coups
Le Sort, dans sa fureur jalouse,
En terrassant ta tendre épouse,
T’a frappé, trop sensible époux.
Mais, ta fin fut-elle prochaine,
Ton sort au sien fut-il lié,
De tous ceux qu’en sa douce chaîne
Sur ton cœur retient l’amitié,
Peut-être avant toi la moitié
Aura vu le sombre domaine.
Tel est le destin des mortels.
LE ONZE ET DEMI.

Eh! pourquoi défier l'orage?
Armé du plus ferme courage,
Tu voulus, au pied des autels,
Trompant ton douloureux veuvage,
Accompagner de froids débris,
Pour toi sacrés, de toi chéris;
Et, rouvrant encor ta blessure,
Tu vins, suffoqué de sanglots,
Jusqu'au lieu de la sépulture,
Mouiller des pleurs de la nature
Le champs stérile du repos,
Son ombre alarmée en murmure.
C'en est trop; ton sublime effort,
D'un amour constant noble gage,
Jusqu'en la coupe de la mort,
De la mort a bu le breuvage.
Rends enfin le calme à tes sens;
Cède aux vœux, entends les accents
De la douce voix qui t'implore:
Oui, par la voix de tes enfants
C'est elle qui te parle encore.
Dans l'ensemble heureux de leurs traits
LE DOUZE.

VERS
À l'occasion du portrait de M. BRASSIN,
(Pépiniériste à Bruyère-le-Châtel) peint
par madame Villers.

C'est bien lui; la toile est parlante;
C'est Brassin, cet homme excellent,
Lui, dont l'art, le soin vigilant,
Lui, dont la culture savante,
Que Vilmorin admire et vante,
Sait, comme par enchantement,
Forcer la terre obéissante
A nourrir sans ménagement
Le rare développement
De ces végétaux qu'elle enfante,
Et l'arbre, et l'arbuste, et la plante,
Et cette récolte abondante
De fruits, tous beaux également
Dans leur espèce différente,
LE DOUZE.

D'un goût fin surpassant l'attente,
Des regards doux étonnement.
   C'est lui, dont le délassement
Est un acte de bienfaisance,
Qui, pour secourir l'indigence,
Jour et nuit sans retardement
Va porter au lit de souffrance
Quelque utile médicament:
Mortel bien digne assurément
De trouver pour sa récompense
Cette douce reconnaissance,
Don du Ciel, noble sentiment,
Seul trésor, dans son dénuement,
Que le pauvre ait en sa puissance,
Et qu'il prodigue rarement.
   Nous l'avons vu plein d'énergie,
D'un bras actif et vigoureux,
Deux fois ravir à l'incendie
L'humble asile du malheureux,
Et, bravant la flamme en furie,
ÉPITHALAME,

À L'OCCASION DU MARIAGE

DE MA NIECE EUGÉNIE DIDOT
AVEC M. ALEXANDRE CHALLAYE.

Nouvel époux, belle Eugénie,
De vos parents la main chérie,
Qui déjà vous a fait cueillir
Les fleurs du printemps de la vie,
A son banquet digne d'envie
S'empresse de vous réunir.
Là se rencontrent quelques sages,
En petit nombre, comme ailleurs,
Qui, sans défier les orages,
De loin contemplant les naufrages,
Et du port goûtent les douceurs.

Le cœur ému, l'âme attendrie,
Déjà les auteurs de vos jours,
LE TREIZE.

Conjurant la mélancolie,
La défiance et ses détours,
La froideur, et la jalousie,
En ont confié l'heureux cours
A l'Hymen sensible, aux Amours,
A la raison, à la folie:
Heureux qui sait régler toujours
Leur accord, leur douce harmonie!

Là, des dieux respirant la vie,
L'Hymen, par sa fécondité,
L'Hymen, que mon cœur déifie,
Entretient, augmente, et varie
L'amour, l'espoir, et la gaieté;
La douce paix, la liberté,
Y président de compagnie,
Versant, offrant de tout côté
Et le nectar et l'ambrosie.

Comme, après un beau jour d'été,
La nuit, plus calme et non moins belle,
LE QUINZE.

Cette épître se trouve en tête de mon édition in-folio des œuvres de Boileau, en deux volumes, tirée seulement à 125 exemplaires, dont Sa Majesté a daigné agréer la dédicace.

AU ROI.

SIRE,

D’un monarque guerrier, l’un de tes fiers aïeux, Despréaux a chanté le courage indomptable, La marche menaçante et le choc redoutable, Les assauts, les combats, et les faits merveilleux. LOUIS, applaudis-toi d’un plus heureux partage. Plus beau, plus fortuné, toujours cher à la paix, Ton règne ami des lois doit briller d’âge en âge; Tous nos droits affermis signalent tes bienfaits. Le ciel t’a confié les destins de la France: Qu’il exauce nos vœux, qu’il veille sur tes jours! De ta carrière auguste exempte de souffrance Que sa bonté pour nous prolonge l’heureux cours!
LE QUINZE.

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté?
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.
LE DIX-HUIT.

Cette épître se trouve en tête de mon édition in-folio de la Henriade, tirée seulement à 125 exemplaires, dont S. A. R. Monsieur a daigné agréer la dédicace.

À S. A. R. MONSIEUR.

Frère et fils de nos rois, dont les fils aujourd’hui
Du trône et de l’état sont l’espoir et l’appui,
Entouré de l’éclat de ton nom tutélaire,
J’offre avec quelque orgueil cet œuvre de Voltaire,
Ce poème immortel qui du meilleur des rois
A l’amour des Français éternise les droits.
Pour ce héros vaillant, humain, et magnanime,
Du monde entier Voltaire a captivé l’estime;
Et par-tout on bénit un roi si généreux,
Qui vécut pour son peuple, et sut le rendre heureux.
C’est ainsi que Henri, digne d’un tel hommage,
Voyait par-tout les cœurs voler sur son passage...
D’un spectacle si doux toi-même as pu jouir;
La France sur tes pas s’empressa d’accourir;
Le peuple des cités, le peuple des campagnes,
L'habitant des châteaux, le père des montagnes,
De citoyens émus des flots respectueux,
Femmes, vieillards, enfants, t'entouraient de leurs vœux.
Devant toi s'inclina cette famille immense,
Que l'aspect d'un Bourbon remplissait d'espérance.
Tu découvris ce front empreint de majesté;
Chacun y lut, Valeur, amour, et loyauté.
Ton air franc, noble et doux, cette grâce touchante
Qui dispose, prévient, séduit, attire, enchanté,
Pénétrait dans les cœurs ouverts de toutes parts,
Et la publique joie enivrait tes regards.
Mais toi, de cet accueil, au fond d'un cœur sincère,
Tu reportais l'honneur à ton auguste frère,
Ce roi clément et sage, et toujours plus chéri,
Qui pour tous ses sujets a le cœur de Henri.
Un beau modèle est sous nos yeux; 
C'est Minerve, c'est la prudence: 
Qu'il seroit pour nous glorieux 
D'en bien prendre la ressemblance! 
Saisissons cet ensemble heureux, 
Et ces détails remplis de grâce: 
Le succès, quoique un peu douteux, 
Peut favoriser notre audace.

Oui, Madame, à la Vérité 
Rendons cet hommage sincère, 
Nous trouvons en vous la bonté 
Et les tendres soins d'une mère.
LE VINGT ET UN.

Couplets chantés par une des élèves DE MADAME HÉMART.
DONT LE PENSIONNAT EST ÉTABLI RUE DE LA FÉPINIÈRE.

SUITE.

En vous nous sentons le pouvoir
De la raison, de la sagesse;
L'esprit, les talents, le savoir,
Font les droits de notre maîtresse.

À nos leçons comme à nos jeux
Vous semblez toujours vous complaire;
Pour nous, d'un travail épineux
Nous aimons bien à nous distraire:
L'esprit cherche à se divertir;
Mais le cœur a plus de constance;
Les nôtres sauront vous chérir
Sans prendre un seul jour de vacance.

P. D.
LETTRES DE DEUX POINTS.
Corps Cicero

FONDERIE TYPOGRAPHIQUE DE J. B. DARMOISE,
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, PARIS

Corps Saint-Augustin

GILLÉ FILS, FONDEURS À PARIS, RUE JEAN
DE BAUVAIS DIVISION DU PANthéON

Corps Treize

PETIBON, ÉLÈVE DE FIRMIN DIDOT,
FONDEUR À PARIS, RUE DE LA BOURBE

Corps Quatorze

J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI, RUE
D’ANJOU-DAUPHINE, PARIS

Corps Seize

AUBERT FRÈRES, FONDEURS À
PARIS, RUE SAINT JACQUES

Corps Dix-Huit

FONDÉRIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB À PARIS
Corps Vingt

A. PINARD, FONDEUR,
RUE DE LA HARPE, PARIS

Corps Vingt-Deux

CLAUDE LAMESLE,
FONDEUR À PARIS

Corps Vingt-Quatre

ADOLPHE RÉNÉ
THOMPSON

Corps Vingt-Huit

JOSEPH GILLÉ,
FONDEUR

Corps Trente-Deux

NICOL. GANDO

Nos. 939, 940, 941, 942, 943
Corps Trente-Six
LABOULAYE

Corps Quarante
LESPINASSE

Corps Quarante-Quatre
CROSNIER

Corps Quarante-Huit
PASTEUR

Corps Soixante-Six
BIESTA

Nos. 944, 945, 946, 947, 948
GRECS.
άλλ’ τῆς ἐπιμέλειας, ἀπεικόπησαν καλείσθη τοῖς μέσῳ τοῖς τὰ ἑαυτῶν σώματα ἀγούσιν ἵπποι ἐρμήλλων τοῖς τοῦ χιλιοῦ, ως μὴ πεισόμεν τοῖς ἑαυτῶν ρίμοις ἀγόον τιν. εἰ δὴ δὲ ποτε πορεύομαι καὶ πάλιντοι μέλλων ἄκρως, προερχομένων τοῖς ρίμοις ἀποσυναφείατο, οὐδὲν πρὸς τιμή. ὃστε ἔγραψε ἐξ ὧν ἀκούν ὁδόν κρίνων ὑπὸ πλεούσων περιλήψεως ποτὲ 'Ἐλλήνων ὥστε μαραθόν. τεκμεριζόμεν ὁ τῶν κατὰ τόδε. παρὰ μὲν Κύρον δεόλας ὡς τοῦ οὔδεις ἀπέρτα πρὸς δασαλίαν, πλῆθος Ὀσπατῆς ἐπικεφαλέως· καὶ οὕτως δὲ ἐν ὧτοι πιστῶν οἱ εἰσάγοντο τῶν τῆς χρήσεως ἡ ἀκούστη παρὰ δὲ βασιλείων πολλοῖς πρὸς Κύρον ἀπήκουν. ἐπειδή πολίμοις ἀλλήλοις ἐγνώσαν, καὶ οὕτως μὲν ἐμελεία ἃν κατά τοῦ ἀκούστη, νομίζοντες παρὰ Κύρον ὡς ἀγαθόν ἀδελφάρας ἐν τιμής γυναῖ- νειν ἢ παρὰ βασιλεῖς. μέγας ἐκ τῇ τελευτή τῆς βίου αὐτῶν γενό- μενον ὑπὸ καὶ αὐτῶν ἡ ἀγαθας καὶ κρίνων ὁδός ἐδύνατος τοὺς πιστῶς καὶ εὐών καὶ βεβαιοῦν. ἀποφθέγματος γὰρ αὐτῶν πάντως η δὲ αὐτῶν μίλησι καὶ συντρίπτεις ἀπέδωκαν μαχεμένου ὑπὸ Κύρων πληθ. Ἀραίων· οὕτως οἱ τεταγμένοι ἐπυγγείον ὑπὸ τοῦ ὑποκύκλου τῆς ἐργῆς ὡς δ’ ἠρετε Κύρου πεποιηκα, ἐργανό ἐργα καὶ τὸ στράτευμα πάν ἐν ἡρέτῳ.

Ἐνταῦθα δὴ Κύρου ἀποτίμεται ἡ κεραλὶ καὶ ἡ χείρ ἡ θέμα, βασιλείας δὴ καὶ οὐ κατό τοῖς ἀδώνων εἰσίν πεπείπετο εἰς τὸ Κύρου στρατηγεῖς· καὶ οἱ μὲν μετὰ Αραίων ὄνειδε θεταὶ ἀδέλφους ἀλλὰ γεγονῦσιν ἢ τὸ αὐτῶν στρατηγεῖας εἰς τὸν σταθ. εἰς τὸν ἰδίους ἵππο, παρασχέοντες ἡμι πρὸς τοῦ πολλὰ διαρ- τάουσι τὴν τὸν Φωκάδα τὴν Κύρου παλ- λακία τὰν σεριν καὶ καλὴν λεγομένην ἢ τὴν παρασκευή ὑπὸ τὸ ἀμφίπτοι οὐκ ξυλεύει γυμνὴν πρὸς τοῦ 'Ἐλλήνων, οἱ Γνωμον ἐν τοῖς σαφεισθέοις ὡς ἐξουσίας καὶ ἀντι-
άναπτύσσειν τὸ κέρας καὶ ποιήσασθαι ἐπειδὴν τὸν πόταμον, ἐν ὦ, δὲ
tαῦτα ἐξολοθρεύσατο καὶ ἠ βασιλεὺς παραμερισμόνοις εἰς τὸ αὐτὸ σχῆμα
κατέστησαν ἀντὶ τὰν τὴς πάλαγγας ὠσπορὲ τὸ πρῶτον μαχομένως συνήνει,
ός ὁ εἶδον οἱ Ἑλληνες ἔγνως τοὺς δήμους καὶ παρετεκμισμένοις, αὐτοῖς
παρακλάντες ἐπήχθαν πολλὲς ἐκ τοῦ πρώτου ὁ τοῦ πρώτου. οἱ δὲ
βαρύχροι οὐκ ἠθίγοντο, ἀλλὰ εἰκὸν τὸ πέλεον ἢ τὸ πρώτου. οἱ ίδιοί
ἐπεθύμησαν μέχρι κόψας των ἐντόκες.

οἱ δὲ εἶδον οἱ Ἑλληνες ἔγνως τοὺς δήμους καὶ παρετεκμισμένοις, αὐτοῖς
παρακλάντες ἐπῆχθαν πολλὲς ἐκ τοῦ πρώτου ὁ τοῦ πρώτου. οἱ δὲ
βαρύχροι οὐκ ἠθίγοντο, ἀλλὰ εἰκὸν τὸ πέλεον ἢ τὸ πρώτου. οἱ ίδιοί
ἐπεθύμησαν μέχρι κόψας των ἐντόκες.
πρόσθεσιν ἕως Κύροις συμμιμημένων. ἄδη δὲ ἐν ὀρμή ὅπνου ἢ ἔλεος ἀνάχροντες ἦσαν Ποσιλής ὁ Τευθρανίας ἄρχων, γεγονός ἄποι Δαμαράτου τοῦ Δακίωτος, καὶ Πλοῦς ὁ Ταμω. οὗτος ἔδειξεν ὅτι Κύρος 
μὲν τέθηκεν, Ἀριάδνος δὲ περευγός ἐν τῷ σταθμῷ ἔτη μετὰ τῶν ἄλλων θαρβάρων ὑπὲρ τὴν προτεραρχὴν ὁμοιότητα, καὶ ἠγέτον ὅτι ταὐτῇ 
τῇ μὲν τῇ ημέρᾳ περιμένεις ἐν αὐτοῖς, εἰ μέλλωσιν ἤκειν, τῇ 
δὲ ἀλλή ἀπέναντι φαίη ἐπὶ Τουλιάς, ὃς υπερή ἦλθεν. τάτη ἀκούσαν 
τες οἱ στρατηγοὶ καὶ οἱ ἄλλοι Ἐλληνες πυπακολομοῦντες βαρέως ἐφεύρον. Κλαρχός δὲ τάδε ἐπέβαλεν, ἀλλ᾽ ὡριέν̣ μὲν Κύρος ἓρθη ἐπεὶ 
δὲ τετελεύτησεν, ἀπαγγέλλετε Ἀριάδνῳ δὴ ἡμᾶς νικήσαν τῆς βασι-
λείας καὶ ὡς ὅρατε οὕτως ἐστι ἡμᾶς μάχεσθαι, καὶ εἰ μὴ ύμεῖς ἡλικεῖ ἐπερευμένοι ἄριτ ἐπὶ βασιλείας, ἡπαγγελλόμενοι δὲ Ἀριάδνῳ, ἕκαν ἐν-
θατ ἡλθεν, εἰ σὺν τῷ Σφόνῳ τῷ βασιλείῳ καθεῖλ αὐτῶν τὸν γὰρ 
μάχη νικώντων καὶ τὸ ἄρχειν εἰστι. ταῦτ᾽ εἰπὼν ἀποστέλλει τοὺς 
ἀγγέλους καὶ σὺν αὐτοῖς Χαίρισσον τὸν Δακίωτο καὶ Μένωνα τὸν 
Θετελών καὶ γὰρ αὐτῶς Μένων ἐβουλεύτος ᾧ γὰρ βίος καὶ έξέα 
Ἀριάδνος, οἱ μὲν ὠριόν, Κλαρχός δὲ περιμένει. τό δὲ στρατεύμ 
ἐπιρρήσατο σύν τω ὁποῖοι ἔδυνατο ἐν τῶν ὑπονήσιον κάποιντες τῶν 
βοῶς καὶ ὅνους ξύλως δὲ ἔρχοντα μικρὸν προϊόντες ἀπὸ τῆς φα-
lαχγος οὐ ἡ μάχη ἐγένετο τοῖς τῇ οἰκτής πάλλος ωστί, ως ἡνέγι-
καζὼν οἱ Ἐλλῆνες ἐκβάλλουν τοὺς αὐτομαλάκοντας παρὰ βασιλεῖος, 
καὶ τοῖς γέρροις καὶ τοῖς ἀπτητοῖς ταῖς ἔξωνσι ταῖς Ἁγγυτικίασ 
pολλαί δὲ καὶ πέλτη καὶ ὀμακιοὶ ἤπον ἔρηφις ἔρημον οἷς πᾶσιν 
χρόμομεν τφα ἔροτες ἡστίν ἑκαίνη τῆν ημέραν καὶ ἕξη τήν 
περὶ πληθυνον Σαρίνα ἔφορον καὶ ἐργοῦν παρὰ βασιλεῖος καὶ Τισσα-
φήνους κήρυκες οἱ μὲν ἄλλοι βαρβαροὶ, ἦν δὲ αὐτῶν Φάλλιος ἐξ Ἐλλήνης, ὡς ἐπιγάχυς παρὰ Τισσαφέρεις ὅλων καὶ ἐντιμώς ἔχειν κα 
γὰρ προσποιεῖτο ἐπιστήμην εἶναι τῶν ἀμφὶ τάξεις τοι καὶ ὑπο-
μαχαίρι. οὕτως δὲ προσελθόντας καὶ καλλάσσαντες τῶν τοῦ Ἐλλήνων ἑργοῦν καὶ λέγουσιν ὅτι βασιλεῖς καθεῖλ αὐτῶν Ἐλλήνως, ἐπεὶ ἱκὼν 
τυγχάνει καὶ Κύροις ἀπέκτενεν, παραδόντας τὰ ὅπλα ἀνέτας ἐπὶ τῶν 
βασιλεῖος Ὅρας εὐρίσκεσθαι αἰν ἐν τῇ δύνασθαι ἀγαθῶς. ταῦτα μὲν 
εἶποι οἱ βασιλεῖς κήρυκες οἱ δὲ Ἐλληνες βαρόμενος μὲν ἤκουσαν, 
ὁμοί δὲ Κλαρχος τοσοῦτον εἶπεν ὅτι οὐ τῶν κυκώντων ἔνοι 
τὰ ὅπλα παραδόντοις. ἀλλ᾽ ἔφη, ύμεῖς μὲν, ὃς ἄλλος στρατηγοῖ, 
τοῦτος ἀποκρίνεσθαι ὅτι κάλλιστον τοι καὶ ἀριστον ἔχετε. ἐγὼ δὲ

No. 599. (Corps 10)
αὐτέκα ἡξώ. ἐκάλεσε γὰρ τὰς αὐτὰς τῶν ὑπηρετῶν, ὅπως ἔδοι τὰ ἱερὰ ἐξηχημένα· ἔτυχε γὰρ Συμόμενος. εἰσα δὴ ἀπεκρίνατο Κλαύνωρ ἡς Ἐράκας πρεσβύτατος ὅτι πρὸς τὴν ἀποδάνους ἡ τὰ ὀπλα παραδοθέν προέγρατος δὲ ὁ Ἡθβαίος. Ἀλλ' ἔγνω, ἔση, δὴ Φαλίνε, Σαμυάζω πότερα ὡς κρατῶν βασιλέως αἰτεῖ τὰ ὀπλα ἡ ὡς διὰ φιλίαν δώρα. εἰ μὲν γὰρ ὡς κρατῶν, τί δει αὐτὸν αἰτεῖν καὶ οὐ λαβεῖν ἐλ. οντα; εἰ δὲ πείσας βούλεται λαβεῖν, λεγέτω τί ἦσται τοῖς στρατιώταις, ἐὰν αὐτῷ ταύτα γαρίσων- 

tau. πρὸς ταύτα Φαλίνος εἶπε, ἐπηκεῖ βασιλέως νικᾶν ἰγεῖται, ἐπεὶ Κύρον ἀπέκτωνε. τὰς γὰρ αὐτὰς ἐστιν ὅσις τῆς ἀρχῆς ἀντιποιεῖται; γομίζει δὲ καὶ ὑμᾶς ἐαυτοῦ εἶναι, ἔχων ἐν μέσῃ τῇ ἐαυτοῦ χώρᾳ καὶ ποταμῶν ἑυτός ἀδιαβάτων καὶ πληθὺς ἀνθρώπων ἐφ' ὑμᾶς ὑκάμενος ἀγαγεῖν ὅσον οὕτω εἰ παρέχοι ὑμᾶς δύνασθαι ἄν ἀποτελέσαι, μετὰ τοῦτον Ἐθόπτομος Ἐθη-
nαιος εἶπεν, Ω Φαλίνε, νῦν, ὡς σὺ ὅρας, ἡμῖν οὕτων ἐστιν ἁγα. ὅν ἀλλο εἰ μὴ ὀπλα καὶ ἄρετή. ὅπλα μὲν οὖν ἔχοντες οἴόμεδα ἄν καὶ τῇ ἄρετῇ 
χρῆσται, παραδόντες δ' ἄν ταύτα καὶ τῶν σωμάτων στερησθήναι. μὴ οὖν οὖν τὰ μόνα ἁγα. ἃ ἡμῖν ὄντα ὑμῖν παραδώσειν, ἀλλὰ σὺν τούτοις καὶ περὶ τῶν ὑμετέρων ἁγα. ἃν

No. 607. (Corps 14)
**La fortune favorable et la fortune adversee.**

Mieux vaut allé et profiter
Fortune perfide et contraire,
Que la mâle et la débonnaire;
Et si ce te semble douteable,
C'est bien par argument probable,
Que la débonnaire et la mâle
Valeur ment, et les boule et arole,
Et les aleite comme mère
Qui ne semble pas être amère;
Semblant lor fait d'etre laicais,
Quant lor départ de les joaunus,
Comme d'onours et de richesses,
De dignité et de hautesse,
Et lor promet elabité
En efat de muabilité,
Et tous les pét de gloire daine
En la bénitère mundaine.
Quant sus la roé les fait efier,
Lors nullent efier le grand mettre,
Et lor efat il her sevir,
Que ils n'en priennent jamais charit;
Et quant en tel point les a mis,
Croire lor fait qu'ils ont d'amis
Tant qu'il ne les lèdent nombreur,
N'il n'en putent descambres,
Qu'il n'aillent entre eus et biènent,
Et que por leignous ne les tiennent,
Et lor prometent lor servises
Jusqu'au defendre lor chemises;
Clôtre jusques au faus espendre

Por eus garentir et défendre,
Per; d'obier et d'eus eflèdre
A tous les lors qu'il ont à biber;
Et cel qui tie paroles aient
Et en glorifient; et les creient
Nulles cun ce fait Evangile;
Et tout est satiér et guile,
Si eum est après le fauroient
Se tous lors biens perdu doient,
Qu'il n'eussent oî recevoir,
Lors verroient amis oûr;
Car de cent amis apares;
Soient compagnions, ou parents,
Sans lors en poit dommer,
Dieu en dévoient adorer.
Cette fortune que sai bide,
Quant avec les hommes habite,
Elle troble lor connaissance,
Et les norrit en ignorance.
Mais le contraire et la perbre,
Quant de lor grant efat les verbe,
Et les tumeur auto de la roé
Du sommet envers en la boë,
Et leur asiet, comme maratiner,
Au euer un doloros emplaire
Dilempe, non pas de bin agre,
Mais de padre laisse et maigre;
Cette monstre qu'elle est herve;
Et que nous ille ne doize
En la bénitère fortune!
Jean Froissart.

Uirelai.

On dit que j'ai bien manière
D'être orguillousette;
Bien affiré à estre sère
Jeune pueurlette.

Hier matin je me levay
Droit à la journée,
En un jardin entremay
Dèsus la route.

Je ceuday estre premierè
Au clos sur l'hervelette,
Mais mon doux amie y ère
Cueilant la fleurette.

On dit que j'ai bien manière
D'être orguillousette;
Bien affiré à estre sère
Jeune pueurlette.

Kondeau.

Reviens, amie: trop longue est ta demeure;
Elle me fait avoir peine et douleur.
Mon esprit te demande à toute heure:
Reviens, amie: trop longue est ta demeure.
Car il n'est nil, loin tost, qui me troyeure,
Le serourra, jusques à ton retour.
Reviens, amie: trop longue est ta demeure:
Elle me fait avoir peine et douleur.
Rondeau.

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie;
Me criez-vous toute ma vie
Gouverner comme fait avez?
Je vous promets que non feriez;
Raison aura fur vous maîtrise;
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.
Si jamais plus vous retournez
Aveque vostre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudisse,
Et le jour que vous reviendrez:
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

No. 1371. (Corps 12)
Couplets
adressés à la Marquise de Vernet

Le cœur blessé, les yeux en larmes;  
Ce cœur ne songe qu'à vos charmes;  
Vous êtes mon unique amour;  
Jour et nuit pour vous je soupire;  
Si vous m'aimez à votre tour,  
J'auray tout ce que je désire.  
Je vous offre sceptre et couronne;  
Mon sincere amour vous les donne:  
A qui puis-je mieux les donner?  
Roy trop heureux sous votre emprise,  
Je croiray douplement régner  
Si j'obtiens ce que je désire.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un boîte effrayable
Couvre l’univers.
La terre tremblante
Fremit de terreur;
L’onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Récule d’horreur.
Ce qui a été, c'est ce qui fera; et ce qui a été fait est ce qui le fera et il n'y a rien de nouveau sous le Soleil.
GOTHIQUE ORNÉE.
La Guiane est l'immense territoire située entre l'équateur et la Colombie, le fleuve des marécages et l'étang elle est couverte de marécages.
Épreuve
de caractères d'écriture:
de la Fonderie
de Jules Didot.

Anglaise. No. 722
EGYPTIENNES.

Corps Six

POUR CONSACRER LA MÉMOIRE DES FAITS,
ON EMPRUNTA D’ABORD LES TRAITS DE LA NATURE.
HÉROGLYPHES OBSCURS, SIGNES TROP IMPARFAITS,
CÉDEZ LA PLACE À L’ÉCRITURE.

Corps Six

C’EST DE DIEU QUE NOUS VIENT CET ART ÎNÎNIEUX
DE PEINDRE LA PAROLE ET DE PARLER AUX YEUX,
ET PAR DES TRAITS DIVERS DE FIGURES TRACÉES,
DONNER DE LA COULEUR ET DU CORPS AUX PENSEES.

Corps Sept

SOUTIEN DU TEMPLE DE MÉMOIRE
NOUS TRANSMETTONS LES FAITS À LA POSTÉRITÉ,
LES ARTS, LES SCIENCES, L’HISTOIRE
NOUS DOIVENT L’IMMORTALITÉ.

Nos. 1139, 1157, 1140.
FANTAISIES.
Azurées Blanches Corps Dix-Huit

LES SAINTS ÉVANGILES

Azurées Blanches Corps Vingt-Quatre

LES PSAUMES DE DAVID

Ornées Corps Trente-Deux

MARSEILLE

Ornées Corps Trente-Six

ITALIE

Ornées Corps Cinquante-Deux

LA FRANCE

Ornées Corps Soixante-Six

PARIS

Fantaisie. Nos. 1358, 1360, 1291, 1292, 1293, 1294.
FLEURONS
ET
VIGNETTES.
<table>
<thead>
<tr>
<th>No.</th>
<th>Corps</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1455</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>1462/63</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>1484</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>1513</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>1517/18</td>
<td>6</td>
</tr>
<tr>
<td>1531</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>1578</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>1588</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>1591</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>1597</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>1618</td>
<td>10</td>
</tr>
<tr>
<td>1636</td>
<td>10</td>
</tr>
<tr>
<td>1665</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1666</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1673</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1674</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1675</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>No.</td>
<td>Corps</td>
</tr>
<tr>
<td>------</td>
<td>-------</td>
</tr>
<tr>
<td>1679</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1686</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>1711</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>1720</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>2474/75</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>1735</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>1740</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>1742</td>
<td>15</td>
</tr>
<tr>
<td>1768</td>
<td>16</td>
</tr>
<tr>
<td>1791</td>
<td>18</td>
</tr>
<tr>
<td>1831/32</td>
<td>18</td>
</tr>
<tr>
<td>2486</td>
<td>18</td>
</tr>
<tr>
<td>1839</td>
<td>20</td>
</tr>
<tr>
<td>No.</td>
<td>Corps</td>
</tr>
<tr>
<td>-----</td>
<td>-------</td>
</tr>
<tr>
<td>1841</td>
<td>20</td>
</tr>
<tr>
<td>1863</td>
<td>20</td>
</tr>
<tr>
<td>1871</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1872/73</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1877</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1878</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1879/80</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1884/83</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1891</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>No.</td>
<td>Corps</td>
</tr>
<tr>
<td>------</td>
<td>-------</td>
</tr>
<tr>
<td>2489</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>1898</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1898a</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1899</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1900</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1905/06</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1912</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>1914/15</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>2492</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>No.</td>
<td>Corps</td>
</tr>
<tr>
<td>-----</td>
<td>-------</td>
</tr>
<tr>
<td>1928/79</td>
<td>32</td>
</tr>
<tr>
<td>1928/79</td>
<td>32</td>
</tr>
<tr>
<td>2012/13</td>
<td>44</td>
</tr>
<tr>
<td>2015</td>
<td>44</td>
</tr>
<tr>
<td>2531</td>
<td>60</td>
</tr>
</tbody>
</table>